

Faut-il se méfier de la collapsologie ?

Nadia Seraiocco and Yves-Marie Abraham

Number 812, Spring 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/95316ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Seraiocco, N. & Abraham, Y.-M. (2021). Faut-il se méfier de la collapsologie ? *Relations*, (812), 12–13.

FAUT-IL SE MÉFIER DE LA COLLAPSOLOGIE ?

Au-delà du catastrophisme et de l'optimisme, les effondrements ont des leçons à nous apprendre.

Nadia Seraiocco

L'auteure est chargée de cours et doctorante en communications à l'UQAM

Anticiper la fin du monde tel que nous le connaissons semble un trait commun aux sociétés de plusieurs époques. Entre l'attente du jugement dernier commune aux principales religions monothéistes, l'Horloge de l'apocalypse créée en 1947 pour symboliser l'imminence du cataclysme nucléaire, ou encore la fin de «notre monde» en 2030, annoncée par le collapsologue français Yves Crochet, les exemples ne manquent pas.

À cet égard, la collapsologie, en postulant comme inévitable et même imminent l'effondrement de notre civilisation industrielle, en raison de l'emballement climatique et de la crise écologique, mise sur un catastrophisme qui peut d'emblée paraître paralysant. Le philosophe Michaël Foessel (*Après la fin du monde*, Seuil, 2012) suggère à cet effet que le catastrophisme, dès ses premières expressions jusqu'aux préoccupations écologistes actuelles, est porteur d'une vision du monde foncièrement antimoderne, qui renvoie à une forme de passivité devant l'inéluctable plutôt qu'à une véritable prise en main permettant de l'éviter. Alors, comment concilier lucidité face à la catastrophe et capacité d'action, en fournissant à cette dernière un horizon de sens ?

À l'instar du philosophe et ingénieur français Jean-Pierre Dupuy, on peut prôner une position modérée visant à amoindrir les conséquences de la catastrophe annoncée, en évitant les attitudes contreproductives que sont la crainte de l'apocalypse, l'optimisme bête ou encore le

scepticisme indifférent. C'est ce qu'il nomme le «catastrophisme éclairé», un concept qui postule qu'il faut envisager l'inévitabilité de la catastrophe non pas dans un avenir proche, mais dans un présent certain si nous voulons trouver les moyens d'y faire face.

Apprendre des effondrements

Les experts en gestion de crises disent, paradoxalement, qu'on ne «gère pas une crise»: on tente d'abord de la prévenir puis, si elle se produit, d'en amoindrir les effets délétères. Cela est très près de la définition du catastrophisme éclairé de Dupuy. Or, on apprend à atténuer l'effet des crises en étudiant les crises passées – comme les effondrements – et ce n'est pas ce qui manque dans l'histoire de l'humanité. En tirer des enseignements et déceler la vertu pédagogique des catastrophes est déjà une façon de les envisager qui redonne un pouvoir et pousse à l'action.

Ainsi, après l'effondrement causé par les bombes atomiques larguées sur Hiroshima, puis sur Nagasaki, on a découvert tout le potentiel apocalyptique et aliénant de la puissance de ces technologies. Cette catastrophe a cependant nourri toute une réflexion sur la nécessité de développer une conscience morale planétaire à la hauteur de notre capacité technique à détruire le monde. Cela s'est accompagné d'un mouvement anti-nucléaire qui, bien que faisant face à de forts vents contraires, a pu faire pression en faveur de l'adoption de traités internationaux de non-prolifération.

Il faut cependant admettre qu'il peut être difficile de tirer des enseignements collectifs d'une situation de crise qui, par sa violence, suscite des réactions multiples et diverses selon la place qu'on occupe dans la société. Mais lorsque de grands systèmes s'écroulent, on vise juste en ciblant le singulier, le particulier et le local comme sources de savoirs sur les effets des effondrements et sur la résilience des humains pour y faire face.

Apprendre « par le bas »

En ce sens, des collapsologues comme Yves Citton et Jacopo Rasmi, tout en reconnaissant les possibles effets pervers de la notion d'effondrement, rappellent que le courant de la collapsologie est solidaire de toute une série d'initiatives et de pratiques alternatives au capitalisme. Ils précisent que l'effondrement en cours est celui d'un modèle précis, celui du plantationocène, qui a pris son essor au XVII^e siècle dans la foulée du projet colonial européen et se caractérise par la généralisation des principes de la monoculture et de l'extractivisme. Or, ce modèle qui a produit l'effondrement de plusieurs civilisations depuis, n'a jamais réussi à éradiquer complètement les formes de vie qui lui résistent et qui inventent dans ses interstices, «par le bas», des solutions communes qui permettent d'envisager des façons de reconstruire *soutenables, plurielles et équitables*¹. En ce sens, la catastrophe du plantationocène (comme l'accélération capitalocène) ainsi que les résistances qu'il a engendrées nous permettent de tirer des leçons pour survivre à son effondrement.

Tirer des enseignements des crises à l'échelle plus locale ou des catastrophes à l'échelle internationale exige donc de revoir les structures portantes de ce monde que nous croyions inébranlables. La pandémie actuelle en est un exemple d'une criante actualité, elle qui a forcé un ralentissement de l'accélération capitaliste. Elle représente une ouverture, voire une occasion unique d'user d'une forme de pédagogie des catastrophes qui, espérons-le, nous aidera à affronter les crises à venir. ©

1. Y. Citton et J. Rasmi, «Le Plantationocène dans la perspective des *undercommons*», *Multitudes*, vol. 76, n° 76, 2019, p. 76-84.

Mouvance relativement récente dans le paysage de la pensée écologique, la collapsologie met l'accent sur la notion d'effondrement de la civilisation industrielle et sur ses conséquences. Cette focale unique comporte toutefois plusieurs angles morts, de plus en plus critiqués par les tenants de courants comme la décroissance et l'écosocialisme. Mais la notion d'effondrement a-t-elle aussi son utilité ? Nos auteurs invités en débattent.

Nos sociétés ne sont pas seulement insoutenables, comme le soulignent les « collapsologues », mais aussi injustes et déshumanisantes.

Yves-Marie Abraham

L'auteur, professeur à HEC Montréal, a récemment publié *Guérir du mal de l'infini. Produire moins, partager plus, décider ensemble* (Écosociété, 2020)

Les thèses décroissancistes et la collapsologie ont en commun d'affirmer le caractère insoutenable, sur le plan écologique, de notre civilisation désormais planétaire. Pourtant, alors que l'idée d'une « décroissance conviviale » reste peu évoquée dans les grands médias, sinon pour faire office de repoussoir, la collapsologie bénéficie d'une vaste couverture, plutôt favorable dans l'ensemble, bien que l'émergence de ce courant de pensée soit nettement plus récente. Comment expliquer cette différence de traitement médiatique entre deux discours apparemment voisins ?

Prophètes de l'effondrement ?

Il est possible, d'abord, que les « collapsologues » aient fait preuve d'une plus grande habileté que les « objecteurs de croissance » pour faire entendre leurs idées. Le néologisme « collapsologie » est d'ailleurs une belle trouvaille de ses inventeurs, Pablo Servigne et Raphaël Stevens : il laisse entendre que nous avons affaire ici à une nouvelle discipline scientifique ou au moins à un nouveau champ de recherche transdisciplinaire. D'ailleurs, l'ouvrage dans lequel il a été introduit, *Comment tout peut s'effondrer* (Le Seuil, 2015), s'appuie essentiellement sur des études à prétention scientifique. Pourtant, outre le fait que la « collapsologie » ne consiste pour le moment qu'à rassembler plus ou moins rigoureusement des

travaux scientifiques épars, sa manière d'annoncer avec certitude l'effondrement prochain de nos sociétés, en outre sans définir précisément ce qu'il convient d'entendre par là, est tout à fait antiscientifique. D'où l'hypothèse suivante : c'est ce mélange original de prétention scientifique et de prophétisme millénariste qui fait une grande part de la force de séduction de ce discours.

Par ailleurs, à lire ou écouter ces auteurs de l'effondrement qui vient, le principal défaut de notre civilisation serait de ne pas être « soutenable » ou « durable », défaut qui, en réalité, ne lui est même pas reproché. S'il faut chercher une cause ultime au désastre en cours, c'est bien souvent dans les tendances écocidaire de l'être humain qu'on la trouvera, comme le suggère Jared Diamond dans *Effondrement* (Gallimard, 2006), l'une des références privilégiées des collapsologues.

Du reste, le monde dont les partisans de cette approche prédisent la fin imminente n'est constitué que de « systèmes » dont « l'équilibre » est perturbé par des « boucles de rétroaction positive », susceptibles de provoquer des « basculements » ou autres « emballements ». On n'y croise ni peuples, ni classes, ni luttes, ni dominations, ni injustices sociales, ou si peu. Mais l'effondrement de ce monde est envisagé essentiellement comme une menace, car sa disparition est censée prendre la forme d'un « deuil » à faire. Pourtant, la fin de la civilisation occidentale serait certainement une très bonne nouvelle pour quantité d'êtres vivants, humains et autres qu'humains.

Bref, le discours collapsologique n'est pas de ceux qui risquent de « faire peur aux bourgeois », ni aux petits bourgeois. Il exprime en grande partie la crainte de ces derniers de voir disparaître les privilèges que leur confère cette forme de vie sociale qui s'est imposée à peu près partout sur la planète, en omettant souvent d'évoquer entre autres les innombrables effondrements

que cette expansion a provoqués, de celui des populations précolombiennes d'Amérique à la sixième extinction de masse en cours, pour ne nommer que ces exemples. Voilà, il me semble, la principale raison du succès fulgurant de ce discours, alors qu'il devient manifestement de plus en plus difficile d'externaliser les coûts écologiques du mode de vie occidental vers les générations futures ou vers les « damnés de la terre », du Nord comme du Sud (Lessenich, *À côté de nous le déluge*, Écosociété, 2019).

Décroître, effondrement ou pas

La critique décroissanciste en revanche, ne se contente pas de dénoncer le caractère autodestructeur de la course à la croissance dans laquelle nous sommes entraînés. Elle en souligne également la nature injuste, en rappelant que cette course repose depuis ses origines sur trois rapports d'exploitation : le salariat, le patriarcat et le colonialisme. Par ailleurs, elle déplore le fait que les sociétés de croissance tendent à nous transformer en simples rouages des systèmes techniques et économiques qui les soutiennent. Nous y devenons les « outils de nos outils », comme disait le philosophe Henri David Thoreau, ce qui est totalement contradictoire avec les promesses d'émancipation sur lesquelles ces sociétés fondent leur légitimité.

On comprend dès lors pourquoi cette critique du capitalisme et des technologies attire, pour le moment encore, une audience plus restreinte. D'autant qu'elle débouche sur un appel à transformer radicalement nos sociétés et, pour ce faire, à lutter contre ces logiques destructrices, injustes et aliénantes ainsi que contre les humains qui les défendent et les entretiennent. Pour les objecteurs de croissance, il ne s'agit pas essentiellement de chercher à s'adapter pour survivre, comme le proposent les collapsologues, mais de s'inventer des vies qui vaillent vraiment la peine d'être vécues, effondrement ou pas. ©